Ami du Clergé du 1er juin 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour le mois du Sacré-Cœur. — III. Réparation pour nous-mêmes, 337. — IV. Réparation pour les infidèles : *a)* Le fait, 338. — V. *b)* Responsabilités et devoirs, 340.
A l'école des Saints. — XXIX. S. Jean de St-Faconde : la piété, 342.
Les fêtes de l'Eglise. — LXVII. L'office de la Sainte Trinité, 344.
Aux Enfants de Marie. — CIII. Le reposoir de la Fête-Dieu, 346.
Pour une Prise de soutane. — La grandeur de la vocation sacerdotale, 347.
Pour une fête agricole. — Ce que l'Eglise a fait pour l'agriculture, 350.

POUR LE MOIS DU SACRÉ-CŒUR

III

RÉPARATION POUR NOUS-MÊMES

Mes frères,

Ce fut un délicat retour d'amour de l'Eglise pour son époux, Notre-Seigneur, que l'institution dans chaque diocèse de l'Adoration perpétuelle : dans chaque diocèse, dans une paroisse ou dans une autre, sans discontinuité, le Dieu avec nous de nos tabernacles a sa garde d'honneur, la compagnie des siens, les hommages de foi, d'amour et de réparation de son peuple. Nos adorations ont en effet ce caractère spécial de solennités réparatrices, et il est remarquable que l'amende honorable : « O très doux Jésus, » le plus souvent prononcée officiellement chaque jour pendant ce triduum de nos adorations, présente nos excuses à Notre-Seigneur pour les négligences et la tiédeur de nos communions.

Certes, nous ne sommes pas sans péchés dans l'accomplissement de nos devoirs eucharistiques de visites de nos églises et d'assistance à la sainte messe. Pourtant, le péché caractérisé contre la présence réelle, c'est sa négation par l'hérésie ; le péché le plus commun contre la messe, c'est l'abstention des non-pratiquants ; et le péché habituel contre la communion, c'est le peu de ferveur des âmes fidèles dont le Sacré-Cœur pourrait attendre dédommagement et consolation.

Aussi, pour cette amende honorable personnelle, afin de pénétrer notre âme de componction, avec l'Eglise nous examinerons nos indélicatesses d'amis *avant, pendant* et *après* nos communions.

I

Il n'est exigé du communiant que pureté de conscience et pureté d'intention. Mais entre les exigences du devoir et les attentes de l'amour, il y a de la marge.

Nous disons avant toutes nos prières : « Mettons-nous en la présence de Dieu. » La prière, c'est l'élévation de l'âme vers Dieu, la rencontre et la conversation avec Dieu. La communion, c'est mieux que l'entretien : l'embrassement, l'étreinte, l'union, et l'union avec Dieu, toute sainteté et tout amour.

Ai-je eu à cœur de préparer mon âme ? de la préparer de longue main, par une vie toujours moins indigne d'une telle intimité ? de la préparer à l'approche de mon Dieu dans un profond sentiment de ma misère à moi et de sa condescendance à lui ?

Jésus offre au centurion d'aller jusque chez lui guérir son serviteur frappé de paralysie, et le centurion confus s'écrie : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit ! » (Math., VIII, 5-8).

Avant la première communion des Apôtres, le Maître s'agenouille devant eux pour leur laver les pieds et à Pierre qui proteste il déclare : « Si je ne te lave, tu n'auras pas de part avec moi. » Et Pierre de se reprendre : « Seigneur, dans ces conditions, lavez-moi non seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. » (Jo., XIII, 2-10).

A la messe, le prêtre, l'homme de Dieu, voué au Seigneur par la virginité, uni continuellement à lui par la prière et ses fonctions saintes, abrite ses péchés derrière la sainteté de l'Eglise dont il n'est que le chargé d'affaires : « Seigneur Jésus-Christ, ne regardez pas mes péchés, mais la foi de votre Eglise. » Et moi qui vais à la Table sainte machinalement, comme aux occupations profanes habituelles de mes journées, peut-être avec l'orgueil du pharisien qui se croit bien supérieur aux autres, persuadé même que je fais grand honneur au bon Dieu de répondre à son invitation, que dirai-je ?

Pardon, Seigneur Jésus, pardon !

II

Je tiens dans mes mains le plateau, j'ai les yeux baissés, je reçois sur ma langue la blanche hostie. Toute mon attitude se compose dans le recueillement.

Quand, à vos pieds, je me revois ainsi par la pensée, pourquoi donc, ô mon Dieu, retentissent à mes oreilles vos apostrophes contre les scribes et les pharisiens : « Hypocrite, sépulcre blanchi, aveugle, nettoie d'abord le dedans de la coupe et du plat, afin que le dehors aussi soit pur » (Math., XXIII) ? Que de fois, en effet, à cet instant, au lieu de feu, vous n'avez trouvé dans mon cœur que cendre, comme dans les tombeaux ! Mon visage avait un masque d'extase ; mes pensées et mon cœur étaient loin de vous.

C'était pourtant la minute de l'ineffable mystère, où toute l'abondance des grâces sacramentelles descendait en moi, où votre propre vie envahissait tout mon être et s'emparait de tous mes moyens d'action, non seulement pour les décupler, mais encore pour les porter à la toute-puissance de votre force divine : je puis tout en celui qui me fortifie. (Philip., IV, 13). Surtout, c'était, à la lettre,

le cœur à cœur dont brûlait votre Cœur,... et j'ai pu paraître indifférent et lointain !

Pardon, Seigneur Jésus, pardon !

III

Au retour de la sainte Table, je me suis agenouillé, mais je n'ai pas recueilli mon cœur. Des formules ont agité mes lèvres, qui n'étaient point passées par mon âme et qui me dispensaient de causer intimement avec vous de tant de choses dont votre Cœur s'attendait à m'entendre vous parler. Et vous avez dû refouler toutes ces attentes, tous ces désirs, tous ces élans : vous n'avez pas voulu contrister du remords de vous avoir peiné celui qui avait la prétention de vous aimer plus que les autres.

Je suis retourné ensuite à ma vie quotidienne : à mes affaires, à mes orgueils, à mes vanités, à mes impatiences, à mes mollesses, pareil à l'oisif qui s'assied chaque jour à une bonne table et dont la vie désœuvrée rend vaines tant de forces inemployées, pareil souvent à celui qui ne communie pas.

Pardon, Seigneur Jésus, pardon !

* *

Et il y a tant d'années qu'il en est ainsi avant, pendant, après mes communions ! Quel lamentable bilan, et comme il fait sentir la pathétique réflexion du P. W. Doyle : « Le vrai titre que nous pouvons employer quand nous parlons à notre divin Sauveur, c'est : pauvre Jésus ! Il est riche de tout, sauf de ce qui seul le préoccupe : l'amour des cœurs aimants [1]. »

L'hérétique le nie ; l'indifférent l'ignore ; le fidèle ne sait pas l'aimer, pauvre Jésus !

Il faudrait que je fusse sans cœur pour ne pas m'émouvoir à ces réflexions et ne pas supplier du fond de mon âme, en amende honorable de mon peu d'amour : « Miséricorde pour moi-même ! »

Puisque Notre-Seigneur nous a donné les enfants pour modèles, apprenons de l'un d'eux à aimer comme il faut le Jésus de nos communions ; apprenons-le de cet enfant qui a fait déjà tant de bien aux petits de son âge, mais qui peut aussi instruire les grands. J'ai nommé Guy de Fontgalland.

Le nom de Jésus est le premier qui sort des lèvres à peine ouvertes de Guy. Ce qui est le plus remarquable dans sa vie est la continuelle pensée de Jésus dans l'âme d'un enfant de trois ou quatre ans, cette poursuite incessante et passionnée qu'ont pratiquée les saints, la continuelle crainte d'affaiblir en soi la grâce par le moindre mensonge, défaut qu'il avait particulièrement en horreur, ou par le plus petit manquement à l'honnêteté dans sa toilette, ou encore par la recherche de ce qui flatte le goût, l'ouïe ou l'odorat. Et jamais il n'oppose la plus légère révolte au châtiment qu'on lui inflige, s'il lui paraît justifié.

Il n'est rien qu'il ne mette en œuvre pour préparer dignement son cœur, dont, selon le vœu et l'ordre de Pie X, dès l'âge de la plus tendre connaissance, Jésus-Hostie doit être la nourriture. Il commence à sept ans, atteignant enfin Celui auquel il avait aspiré avec cette ferveur qui fait fondre en larmes un S. Augustin, un Dante et un Pascal.

Or Jésus ne voulut répondre à tant d'amour que lui témoignait cette charmante créature, en cette fête de la Trinité où elle s'unit à lui pour la première fois, qu'en lui donnant un rendez-vous si prochain qu'il déchirera le cœur de la mère en ouvrant le ciel à l'enfant.

Dans ces sentiments, nous allons redire, de toute notre âme, la prière de nos Adorations perpétuelles qui nous a inspiré ces réflexions : « O très doux Jésus, qui êtes venu dans le monde pour donner à toutes les âmes la vie de votre grâce, et qui, pour la conserver et la nourrir en elles, vous offrez vous-même, chaque jour, dans l'auguste sacrement de l'Eucharistie, comme le remède efficace de leurs infirmités et comme l'aliment divin destiné à soutenir leur faiblesse : nous vous en supplions humblement, daignez répandre sur elles votre Esprit-Saint ; qu'il les remplisse, afin que, si elles sont en état de péché mortel, elles se convertissent à vous et recouvrent la vie de la grâce perdue par leurs fautes ; et pour celles qui, par votre secours, vous sont déjà unies dans la charité, qu'elles s'approchent dévotement chaque jour, quand il leur sera possible, de votre Table céleste, qu'elles y prennent l'antidote de leurs fautes vénielles journalières et alimentent en elles la vie de votre grâce, et qu'ainsi, purifiées toujours davantage, elles obtiennent enfin la béatitude éternelle dans le ciel. Ainsi soit-il. »

IV

RÉPARATION POUR LES INFIDÈLES : *a)* LE FAIT

Mes frères,

Comment se présenter en réparateurs, quand nous avons déjà tant à nous reprocher personnellement ? Aussi avons-nous commencé notre série d'instructions en demandant pardon de nos propres offenses.

Bienfaisante humilité ! Elle nous remet tête à tête avec notre pauvreté et avec notre misère. Ce dénuement reconnu, senti, accepté, pousse à chercher des suppléances. Parce que plus indigents, nous éprouvons davantage le besoin de recourir aux richesses des saints, de la Sainte Vierge, de Notre-Seigneur lui-même. Nous pouvons maintenant, riches de cet immense trésor de satisfactions, prétendre au rôle de réparateurs.

La tâche est immense.

Notre-Seigneur présentait à sainte Marguerite-Marie la révélation de son Cœur comme une nouvelle « Rédemption amoureuse » offerte aux pauvres hommes, pour « les retirer de l'empire de Satan, lequel il prétendait ruiner, pour nous

[1] *Messager du Cœur de Jésus*, juillet 1928.

mettre sous la douce liberté de l'empire de son amour [1]. »

Afin de nous mieux pénétrer de cette profonde tristesse du Cœur de Jésus et pour nous préparer à y compatir de tout notre cœur, rien n'est impressionnant comme de regarder la carte religieuse du monde, que se partagent encore, non pas exclusivement, mais dans sa plus large étendue, les infidèles et les hérétiques, et cela après dix-neuf siècles d'évangile.

I

Rouvrons notre atlas d'écolier, où la mappemonde des premières pages mettait sous nos yeux écarquillés et ravis d'enfants les cinq parties du monde aux figures et aux couleurs différentes dans le bleu des océans : à gauche les deux Amériques, à droite l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Australie.

Représentons en noir les peuples qui n'ont pas encore reçu la lumière de l'Evangile. Cette tache sombre couvrira presque les deux tiers de la planisphère. Les plus récentes statistiques religieuses du globe établissent que sur plus de 1.700.000.000 d'habitants les infidèles : bouddhistes, mahométans, fétichistes, etc., sont au nombre de plus d'un milliard. Voilà le fait brutal.

Beaucoup de ces peuples connaissent et utilisent les dernières inventions de la science : l'automobile, l'électricité, la télégraphie sans fil ; ils ne connaissent pas leur destinée surnaturelle, leur Rédemption par l'amour crucifié d'un Dieu fait homme, la morale évangélique plus civilisatrice que les progrès matériels. Voilà le fait déconcertant.

« Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais possède la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé le Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. » (Jo., III, 16-17). Ce Fils nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous. Et après dix-neuf cents ans, bien près des deux tiers des hommes en sont encore à ignorer cette intervention toute d'amour dans leur histoire.

L'amour n'est pas connu.

Et il est encore plus triste d'ajouter : l'amour n'est pas aimé.

Car d'autres ont reçu la lumière de l'Evangile et ont fermé les yeux ; d'autres ont senti les battements du Cœur de Jésus et ont obstinément défendu leur cœur contre son amour.

Sur la carte coloriée du monde que nous imaginions tout à l'heure, d'immenses taches violettes prolongent les nappes noires du paganisme. Elles recouvrent les contrées fourvoyées dans l'hérésie ou dans le schisme. Immenses taches, puisque sur la population totale du globe les statistiques relèvent 212.000.000 d'hérétiques, 157.000.000 de schismatiques. Deux cent douze millions d'hommes n'adhèrent pas pleinement au message d'amour du Christ ; cent cinquante-sept millions d'hommes vivent séparés de son épouse, l'Eglise : un total égal et même supérieur à celui de la population globale de l'Europe. Ces hérésies et ces schismes, ces négations et ces divorces durent depuis des siècles. Ces infidélités sont antérieures, la plupart « au dernier effort d'amour » de Notre-Seigneur à Paray-le-Monial. C'est encore « l'empire de Satan, » où le Sacré-Cœur a tout tenté pour faire régner « la douce liberté de l'empire de son amour. »

Pour émouvoir notre cœur aux tristesses du Christ, voilà le champ de vision qu'il faut donner à notre regard, limité trop souvent à l'horizon étroit d'une confrérie de piété, d'une bonne paroisse, d'une contrée religieuse, à l'image desquelles il bâtit le reste du monde.

II

Sans doute, en dehors des voies normales de salut, Dieu n'est pas à court de ressources pour éclairer et pour sauver. Parmi ces infidèles et ces hérétiques, il en est qui, sans faire partie du *corps de l'Eglise*, appartiennent à *l'âme de l'Eglise*, parce que dans leur ignorance qu'ils ne soupçonnent pas et dont ils ne sont pas responsables, ils observent et suivent les lumières naturelles de leur conscience. Et il est des grâces de la dernière minute qui resteront, jusqu'aux révélations du ciel, le secret de l'infinie miséricorde de Dieu.

Mais ces portes entr'ouvertes à l'espérance ne changent en rien la réalité affreusement douloureuse au Cœur de Jésus : 304.000.000 de catholiques seulement sur 1.700.000.000 d'hommes, pour lesquels le Fils de Dieu s'est fait homme, pour lesquels il a souffert et il est mort.

Devant ces masses païennes, comment rester insensible à l'invitation de Jésus : « La moisson est grande, mais les ouvriers sont un petit nombre. Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à sa moisson » (Matth., IX, 38) ?

Devant les troupeaux errants de l'hérésie et du schisme, comment ne pas entendre résonner à son oreille le vœu du bon Pasteur : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut aussi que je les amène, et elles entendront ma voix et il y aura une seule bergerie et un seul pasteur » (Jo., X, 16) ?

Il n'est personne qui ne puisse être missionnaire par ses prières et par ses sacrifices.

Pour nous y encourager, rappelons-nous l'exemple d'une petite sainte très chère à la piété contemporaine, l'exemple de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Par un décret de la S. C. des Rites (14 décembre 1927), l'Eglise a nommé sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus « patronne, à titre spécial, de tous les missionnaires, hommes et femmes, et aussi des missions existant dans tout l'univers,... patronne principale, à l'égal de S. François Xavier, avec tous les droits et privilèges que comporte ce titre. »

Un trait de sa vie et un désir enflammé de son âme enseigneront à toutes les petites âmes l'apostolat du sacrifice et de la prière aux intérêts du

[1] Deuxième grande révélation.

Cœur de Jésus, pour la conversion des infidèles et des hérétiques.

Un exemple : l'infirmière lui avait conseillé de faire tous les jours une petite promenade d'un quart d'heure dans le jardin. Ce conseil devenait un ordre pour elle. Une après-midi, la voyant marcher avec beaucoup de peine, une Sœur lui dit : « Vous feriez bien mieux de vous reposer, votre promenade ne peut vous être profitable dans de pareilles conditions, vous vous fatiguez, voilà tout ! — C'est vrai, répondit cette enfant d'obéissance, mais savez-vous ce qui me donne des forces ?... Eh bien ! *je marche pour un missionnaire.* Je pense que là-bas, bien loin, l'un d'eux est peut-être épuisé dans ses courses apostoliques ; et, pour diminuer ses fatigues, j'offre les miennes au bon Dieu. »

Une prière : « Etre votre épouse, ô Jésus ! être carmélite, être par mon union avec vous la mère des âmes, tout cela devrait me suffire. Cependant je sens en moi d'autres vocations : je me sens la vocation de guerrier, de prêtre, d'apôtre, de docteur, de martyr. Je voudrais accomplir toutes les œuvres les plus héroïques, je me sens le courage d'un croisé, je voudrais mourir sur un champ de bataille pour la défense de l'Eglise.

« La vocation de prêtre ! Avec quel amour, ô Jésus, je vous porterais dans mes mains lorsque ma voix vous ferait descendre du ciel ! Avec quel amour je vous donnerais aux âmes ! Mais hélas ! tout en désirant d'être prêtre, j'admire et j'envie l'humilité de S. François d'Assise, et je me sens la vocation de l'imiter en refusant la sublime dignité du sacerdoce. Comment donc allier tous ces contrastes ?

« Je voudrais éclairer les âmes comme les prophètes, les docteurs. Je voudrais parcourir la terre, prêcher votre nom et planter sur le sol infidèle votre croix glorieuse, ô mon Bien-Aimé ! Mais une seule mission ne me suffirait pas : je voudrais en même temps annoncer l'Evangile dans toutes les parties du monde et jusque dans les îles les plus reculées. Je voudrais être missionnaire, non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde, et continuer de l'être jusqu'à la consommation des siècles.

« Ah ! par-dessus tout, je voudrais le martyre. Le martyre ! voilà le rêve de ma jeunesse ; ce rêve a grandi avec moi dans ma petite cellule du Carmel. Mais c'est là une autre folie, car je ne désire pas un seul genre de supplice : pour me satisfaire il me les faudrait tous...

« Comme vous, mon Epoux adoré, je voudrais être flagellée, crucifiée... Je voudrais mourir dépouillée comme S. Barthélemy ; comme S. Jean je voudrais être plongée dans l'huile bouillante ; je désire, comme S. Ignace d'Antioche, être broyée par la dent des bêtes, afin de devenir un pain digne de Dieu. Avec sainte Agnès et sainte Cécile, je voudrais présenter mon cou au glaive du bourreau, et comme Jeanne d'Arc, sur un bûcher ardent, murmurer le nom de Jésus !

« Si ma pensée se porte sur les tourments inouïs qui seront le partage des chrétiens au temps de l'Antéchrist, je sens mon cœur tressaillir, je voudrais que ces tourments me fussent réservés. Ouvrez, mon Jésus, votre Livre de vie, où sont rapportées les actions de tous les saints ; ces actions, je voudrais les avoir accomplies pour vous ! [1] »

Nous savons comment Dieu eut pour agréables ses désirs. Puissions-nous, comme cette sainte au cœur généreux, prier et travailler dans notre modeste condition pour le salut des infidèles. Ainsi soit-il.

V

RÉPARATION POUR LES INFIDÈLES : *b)* RESPONSABILITÉS ET DEVOIRS

Mes frères,

On a écrit un livre intitulé : *Ce que Jésus voyait du haut de la croix.*

Ce qu'il voyait, nous avons tâché de le mettre de façon saisissante sous nos yeux en déployant la carte religieuse du monde abîmé encore, dans sa plus vaste étendue, dans le paganisme, l'hérésie et le schisme, après dix-neuf siècles de Rédemption.

Car de l'éminence du Golgotha et de la croix, le regard du Sauveur s'étend au delà de Jérusalem et de son horizon bouleversé au soir du Vendredi Saint. Comme au jardin des Oliviers, il a la vision des lenteurs, des limites de fait, de l'inefficacité pratique de l'œuvre de son amour. Pour des millions d'âmes, c'est en vain qu'il sera descendu sur la terre, qu'il aura consolé, guéri, pardonné, qu'il aura sacrifié sa vie.

Ainsi, pendant les trois heures de son agonie sur la croix, le Cœur de Jésus reçoit d'un seul coup tout le choc de cette impassibilité du monde à son amour. C'est même cela sa Passion, son paroxysme, combien plus atroce que les plaies béantes et saignantes de son corps ! Il est triste toujours à en mourir.

Aussi, bien que le Christ, depuis sa résurrection, ne puisse plus souffrir ni mourir, parce qu'il a souffert et qu'il est mort de tous les péchés de la terre, S. Paul parlera de ceux qui crucifient de nouveau le Fils de Dieu (Hebr., VI, 6) ; Pascal écrira que Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde ; Notre-Seigneur lui-même se montrera encore à ses saints et à ses saintes en *Ecce homo* ou sur la croix.

Devant cette vision poignante, comment demeurer insensible, surtout quand on songe que nous avons nous-mêmes trempé dans cette Passion de l'Amour méconnu ?

I

Nous n'y prenons pas garde. Il ne nous vient même pas à l'idée que nous ne sommes pas entièrement innocents de ce milliard d'âmes qui ne connaissent pas ou qui méconnaissent l'Amour qui a soif de leur amour et de leur salut. Et si

[1] *Vie*, ch. XI et XII.

l'on appelait notre attention sur nos responsabilités, nous répondrions sans doute très étonnés, comme Caïn : « Suis-je le gardien de mon frère ? »

Eh oui ! nous devons avoir soin de nos frères, les hommes, que Dieu nous a donnés en charge : *Mandavit illis unicuique de proximo suo* (Eccli., XVII, 12). Chacun de nous, même le plus humble, doit reprendre à son compte l'engagement de S. Paul : « J'achève, pour son corps qui est l'Eglise, ce qui manque à la Passion du Christ » (Col., I, 24), c'est-à-dire : j'ai le devoir d'apporter ma collaboration à l'application du sang de Jésus, par les moyens à ma disposition : prière, sacrifice, offrandes, etc. Et serions-nous à ce point irréfléchis de n'avoir jamais senti le souffle apostolique qui passe dans la prière que nous tenons de Notre-Seigneur lui-même : « Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel » ?

Ces vocations sacerdotales, religieuses, missionnaires tuées dans l'œuf par des parents à l'affection aveugle, égoïste ou intéressée ; cette indifférence à l'action missionnaire qui fait appel à notre concours par toutes les grandes voix de la Propagation de la foi, de la Ste-Enfance, de St-Pierre Apôtre ; ce peu de préoccupation à soutenir de nos prières de l'arrière ces héroïques pionniers de l'Evangile qui luttent dans les tranchées de première ligne avec leurs sueurs et parfois avec leur sang, tout cela fait que nous est imputable à un titre ou à un autre, dans une mesure plus ou moins grande selon nos lumières, notre situation et nos moyens, ce déficit d'âmes sauvées qui angoissait le cœur de Jésus.

II

Que ceux qui aiment et qui comprennent parce qu'ils aiment, tiennent la place de tant de chrétiens qui font défaut.

Sous les oliviers de Gethsémani, devant la carence des meilleurs apôtres qui n'ont pas pu veiller et prier une heure avec leur Maître, un ange s'approche qui réconforte Jésus en agonie à la pensée de l'insensibilité de l'avenir à son amour.

Puisque « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde, » qu'il trouve en nous des anges consolateurs dont les réparations le dédommagent des ignorances des païens, des incrédulités des hérétiques, des infidélités des schismatiques, de ces millions et millions d'âmes, les plus nombreuses du globe, et qu'il avait pourtant faites pour lui.

Et que cette réparation soit effective, c'est-à-dire qu'elle nous engage dans la grande armée missionnaire, où il y a place pour tous, dans une arme ou dans une autre, celle de la prière ou de l'aumône, par exemple, et pour d'autres, pour ceux que la grâce de Dieu y appelle, dans celle de l'apostolat. N'est-ce pas l'indication du chef que Dieu a placé à notre tête ? Pie XI, en effet, est excellemment un pape missionnaire.

Comme il a dû battre, le cœur du missionnaire lointain, en captant à son poste de T. S. F. ou en apprenant par les journaux, après quinze jours ou un mois, le salut tout vibrant d'émotion que lui porta le premier message radiophonique du pape Pie XI au monde entier (12 février 1931) : « Nous vous saluons, ô vous qui êtes les grands champions du Christ... »

Les historiens diront plus tard que Pie XI fut « le pape des missions. » Sa pensée, son action, leurs résultats en font foi. Il déclarait, dès le début de son pontificat : « Aujourd'hui, plus que jamais, le sentiment d'être le vicaire de Jésus-Christ, qui donna son sang pour tous les hommes, fait palpiter notre cœur de *Père universel*. Dieu nous accorde d'employer ce qui nous reste d'activité au service des âmes si nombreuses qui attendent encore le salut !... Tant que la divine Providence nous maintiendra en vie, l'action missionnaire sera notre sollicitude constante. »

Cette conscience de son devoir de Père universel n'a eu d'égales que la promptitude et la persévérance avec lesquelles le pape y adapta son action. On ne peut relever que quelques faits saillants.

En 1924-1925, ce fut l'organisation au Vatican de la première *Exposition Missionnaire,* afin d'éveiller le zèle des catholiques venus à Rome par centaines de mille pour l'année jubilaire et que prolonge désormais au Latran le *Musée missionnaire et ethnologique*. En 1926, ce fut la création de la *journée missionnaire* dans toutes les paroisses de la catholicité, qui sera comme une mobilisation de toutes les âmes pour la prière et l'aumône. En 1929, ce fut la coordination des trois grandes œuvres des missions : *Propagation de la foi, Sainte-Enfance, Œuvre de St-Pierre Apôtre,* pour resserrer les mailles de son grand filet de pêcheur d'hommes.

Cette action émanée du chef suprême s'est développée en ondes innombrables et un esprit missionnaire a soufflé sur le monde qui soulève aujourd'hui la catholicité tout entière : les offrandes de la *Propagation de la foi* ont plus que doublé en l'espace de cinq ans (24 millions en 1923 ; 55 millions en 1928) ; les expositions missionnaires se sont multipliées ; 78 missions nouvelles ont été fondées, etc.

* *

L'exemple du père dicte aux enfants leur devoir : coopérer à l'œuvre missionnaire pour que règne partout le Cœur de Jésus.

Et parce que, ici comme toujours, le grand facteur du règne du Christ reste dans la prière, aimons à redire les demandes que S. François Xavier, l'apôtre des Indes et du Japon, faisait tous les jours pour la conversion des infidèles : « O Dieu éternel, créateur de toutes choses, souvenez-vous que les âmes des infidèles sont l'ouvrage de vos mains et que c'est à votre ressemblance qu'elles ont été créées. Voilà, Seigneur, que l'enfer s'en remplit à la honte de votre nom. Souvenez-vous que Jésus-Christ, votre Fils, a souffert pour leur salut une mort très cruelle. Ne permettez plus, je vous en prie, qu'il soit méprisé des idolâtres.

Laissez-vous fléchir par les prières de l'Eglise, sa très sainte épouse, et souvenez-vous de votre miséricorde.

Oubliez, Seigneur, leur infidélité, et faites en sorte qu'ils reconnaissent enfin pour leur Dieu N.-S. Jésus-Christ, que vous avez envoyé au monde, et qui est notre salut, notre vie, notre résurrection, par lequel nous avons été délivrés de l'enfer, et à qui soit la gloire durant les siècles des siècles. » Ainsi soit-il.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XXIX

S. JEAN DE ST-FACONDE : LA PIÉTÉ

Mes frères,

Depuis longtemps vivaient, solitaires dans leur petit manoir de Sahagun, en Espagne, deux époux avancés en âge et dont le foyer n'avait été réjoui par aucune naissance. Cependant, comme leur persévérance dans la prière était grande et confiante, la Providence se résolut enfin à exaucer leur vœu fréquemment exprimé et à leur envoyer un enfant, qu'ils baptisèrent du nom de Jean.

I

Dès que le jeune héritier de St-Faconde eut atteint l'âge de raison, on put remarquer en lui une précocité étonnante et un goût prononcé pour les choses saintes. Son jeu favori était de se hisser sur une estrade quelconque et de prêcher devant ses petits camarades.

— Simple amusement, dira-t-on. — Sans doute, mais amusement qui permettait au petit prédicateur de communiquer à son auditoire des pensées justes et fortes, étonnantes à entendre tomber de si jeunes lèvres. Il fallut bien, d'ailleurs, finir par se rendre compte que ce jeu était comme l'indice d'une vocation surnaturelle : tout portait l'enfant vers la piété.

Ses parents eurent la sagesse de ne pas contrarier ses inclinations généreuses. Ils le confièrent à de bons religieux de l'Ordre de S. Benoît qui se chargèrent de son éducation. Cependant, quand approcha le moment de son ordination sacerdotale, Jean eut à résister au désir de son père qui avait arrangé toutes choses pour le faire nommer curé d'une paroisse. Cette fonction ne souriait nullement au jeune prêtre ; il ne voulait pas laisser évaporer, au milieu des soucis administratifs, les parfums de ferveur et de prière qu'il conservait jalousement au fond de son âme. Sa piété profonde avait besoin d'être environnée de silence, de solitude et de recueillement.

Quand on vit qu'il lui déplaisait vraiment beaucoup de prendre une charge paroissiale, on s'imagina lui être agréable en le faisant entrer à la cour de l'évêque de Burgos, ce qui, en effet, présentait beaucoup d'avantages au point de vue humain. Outre qu'une situation aussi en vue constituait un brillant début de carrière, il eût été anormal qu'un familier épiscopal ne fût pas couvert d'honneurs et de prébendes. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Jean fut nommé chanoine et doté de nombreux bénéfices qui lui assurèrent de beaux revenus.

Mais ce genre de vie trop peu surnaturel, cette aisance si opposée aux maximes de l'Evangile rebutèrent l'âme délicate du prêtre. Il comprit que Dieu voulait lui voir mener une existence plus parfaite, et aussitôt il abandonna la chancellerie épiscopale, après avoir fait abandon de tous les biens ecclésiastiques qu'il avait détenus. Il se réfugia dans une petite chapelle ignorée, où il passait de longues heures en prières, où il célébrait chaque jour le saint sacrifice avec une ferveur émouvante et où il enseignait la doctrine chrétienne à un groupe d'humbles auditeurs émerveillés.

En pratiquant cette œuvre de charité, Jean finit par s'apercevoir que ses études avaient été quelque peu tronquées et que ses connaissances théologiques pouvaient passer pour insuffisantes. Sa conscience lui indiqua aussitôt la décision à prendre et il se rendit à l'Université fameuse de Salamanque, où il se fit inscrire comme étudiant dans le célèbre collège de S. Barthélemy.

Là une épreuve le guettait. Après de brillants débuts, notamment dans l'art oratoire, Jean fut soudain frappé d'une maladie qui semblait devoir être mortelle. Dans ce péril, il recourut à la Providence et fit vœu, s'il guérissait, de mener à l'avenir une vie plus austère et plus strictement proche de la perfection. Sa prière fut exaucée et Dieu lui indiqua lui-même comment il devait tenir sa parole. Sous son inspiration secrète, le jeune homme demanda son admission dans le rigide couvent de S. Augustin, après avoir eu soin d'abandonner à un pauvre l'unique vêtement de rechange qui fût en sa possession.

Son exactitude et sa piété firent bientôt remarquer le novice par la communauté tout entière. Dieu lui-même se plut à faire des prodiges, afin de récompenser sa ferveur. C'est ainsi qu'un jour où il était chargé du service du réfectoire, le vin manqua tout à coup. Mais par la volonté divine, dès que Jean se fut approché du tonneau vide, celui-ci se remit à couler, et le miracle se perpétua pendant une année entière, au cours de laquelle le tonneau béni fournit assez de boisson pour tous les moines du couvent.

Une fois ses vœux émis, Jean de St-Faconde fut destiné par ses supérieurs au ministère de la prédication. Il s'y prépara soigneusement par la prière et se mit résolument à l'œuvre. Parmi les vices qui causaient alors le plus de maux à Salamanque, était la funeste vogue des duels privés, qui faisait à toute heure jaillir les épées des fourreaux et occasionnait de véritables massacres, surtout parmi les gentilshommes. Jean entra résolument en lutte contre ce regrettable vestige des temps féodaux abolis. A force de sermons publics et d'exhortations privées, à force de supplications et de démarches, il parvint à empêcher maintes

rencontres et à réconcilier un grand nombre d'ennemis.

Mais il est impossible de se dévouer au bien sans s'exposer à de farouches haines. Jean en fit bientôt l'expérience. La liberté de sa franchise avait offusqué un prince de la région, qui trouvait mauvais que l'on osât censurer son attitude, et qui jugea que le meilleur moyen de réfuter les critiques, c'était de faire disparaître celui qui les avait proférées. Ce seigneur, donc, envoya deux cavaliers avec mission de rejoindre Jean en pleine campagne et de le tuer sans autre forme de procès.

Mais le Seigneur veillait sur son serviteur fidèle. Au moment où les deux spadassins rencontrèrent le prêtre qui revenait à pied de voyage, leurs chevaux furent frappés d'immobilité ; eux-mêmes se trouvèrent saisis de stupeur. Ils n'eurent rien de mieux à faire que de tomber aux genoux du saint, en lui avouant leurs sombres projets et en implorant son pardon.

Leur maître, après le départ de ses émissaires, avait été, lui aussi, dominé par une épouvantable angoisse. Il s'était rendu compte trop tard de la monstruosité de son ordre et désespérait déjà de son salut lorsqu'on vint lui apprendre que Jean était revenu sain et sauf à Salamanque. Aussitôt le coupable reprit courage et fit de dignes fruits de pénitence.

Une autre fois, alors que le saint exhortait des rebelles à la soumission, ces furieux se jetèrent sur lui à coups de bâton. Mais leurs bras se trouvèrent soudain paralysés et ne reprirent de la vigueur qu'après que les criminels eurent eu recours à l'indulgence de celui qui avait failli devenir leur victime.

On pourrait citer bien d'autres merveilles. Bornons-nous à indiquer que la piété de S. Jean était telle qu'elle lui valait la rare faveur de contempler visiblement Notre-Seigneur durant le temps où il offrait le saint sacrifice et que là, comme à une source mystique, il puisait les dons surnaturels qui lui permettaient de lire au fond des cœurs, de prédire les événements futurs et d'annoncer, longtemps à l'avance, le moment où il serait appelé à mourir. Cette dernière prophétie se réalisa aussi exactement que les autres ; après avoir reçu les derniers sacrements, le Bienheureux s'envola vers le ciel, dans les sentiments du plus ardent amour de Dieu.

II

La grande force qui élève les saints au-dessus du monde, c'est le goût de la prière, qui les entraîne vers Dieu et leur mérite des grâces de choix. Pourtant il me semble opportun de saisir plus spécialement l'occasion d'une vie aussi manifestement pieuse que celle que nous venons de résumer, pour attirer votre attention, à ce propos, sur l'importance capitale de la piété, sans laquelle nous n'aboutirons à rien de surnaturellement bon. Tous nos efforts, en effet, sont frappés d'une impuissance radicale, par ce fait que notre nature bornée est incapable d'atteindre à l'immensité de Dieu. Il y a, entre lui et nous, comme un abîme infranchissable.

Or ce qui nous permet, précisément, de jeter un pont sur ce gouffre, de relier notre faiblesse à la force infinie, c'est la ferveur surnaturelle qui nous élève vers Dieu. Par l'intermédiaire mystérieux de l'oraison, nous pouvons lui présenter l'hommage de notre adoration et les promesses de notre obéissance ; nous pouvons nous offrir à lui ainsi que des victimes qu'il agrée et lui demander, en retour, les grâces sans lesquelles notre salut demeurerait impossible. Il est donc d'une importance capitale, pour l'économie de notre vie spirituelle, de prier, de prier souvent, et de prier avec ferveur.

Il faut bien reconnaître que l'accomplissement de ce devoir pèse un peu à notre indolence. Nous avons quelque peine à nous élever au-dessus du niveau de nos préoccupations matérielles pour aborder la contemplation des suprêmes réalités. Et cependant, redisons-le encore, là est le secret de l'immortelle vie.

Ne croyez d'ailleurs pas que, pour être pieux, il soit absolument requis de s'astreindre à la récitation réitérée de certaines formules qui ne s'adaptent pas à tous les tempéraments et ne coïncident pas toujours avec nos états d'âme. La piété est bien autrement large que cela. Pourvu qu'elle nous rapproche du bon Dieu, qu'elle nous amène à penser à lui, qu'elle nous maintienne dans son union, elle a réalisé son but. C'est à chaque fidèle à choisir, parmi tous les moyens qui s'offrent à lui, ceux qui lui paraîtront les plus utiles, étant données les circonstances.

Ainsi, lorsqu'il s'agit de la prière, manifestation principale de la piété, deux méthodes peuvent être élues. La première, celle qui est adoptée par le plus grand nombre et qui est d'ailleurs la plus commode, consiste à prendre dans un livre ou à réciter de mémoire un certain nombre d'oraisons. Cette manière de faire a l'avantage de soutenir l'attention, de fournir des idées toutes prêtes, de permettre à n'importe quel fidèle d'avoir toujours quelque chose à dire au bon Dieu. Mais il se trouve certaines catégories d'âmes qui se plaignent que la répétition monotone de textes toujours identiques tourne à la routine et n'alimente plus leur dévotion. Qu'à cela ne tienne ! Il y a, pour elles, une autre méthode, supérieure encore à la première, et qu'on appelle la méditation.

Pour prier de cette manière, il faut d'abord se mettre en présence de Dieu, c'est-à-dire penser fortement que Dieu nous voit, nous écoute et nous apprécie. Après ce prélude, on se met à scruter, suivant ses connaissances, tel ou tel mystère de la foi, tel ou tel passage des Ecritures, tel ou tel thème religieux, comme par exemple les vertus théologales et morales, ou les exemples de la vie des Saints. On en déduit tout ce que l'on peut de vérités pratiques, puis on s'efforce d'appliquer les réalités ainsi découvertes au cas particulier dans lequel on se trouve. On en dégage des lignes de conduite appropriées à sa situation. On s'efforce

surtout de s'exciter à de plus hautes effusions de charité.

Hâtons-nous d'ajouter que le système qui paraît généralement le meilleur c'est de mêler les deux formes de l'oraison : la prière vocale et la prière mentale, la récitation des formules et la contemplation des choses saintes. Dans quelle mesure ? Cela varie avec chacun, et, pour éviter les égarements et les fausses manœuvres, le mieux est de laisser à la prudence de son directeur le soin de décider de tout cela. Quand un prêtre à qui vous aurez exposé l'état de votre âme vous aura dit : « Mon enfant, priez de telle ou telle manière, » votre conscience sera en repos. Vous n'aurez plus qu'à vous conformer aux directives que le ciel lui-même vous aura fixées par le moyen de l'interprète qu'il s'est lui-même officiellement choisi.

Ainsi, de même qu'il y a mille façons d'être pieux dans sa vie privée, de même on peut discerner beaucoup de nuances dans l'exercice de son culte public. Un principe domine toute la question : c'est que nous n'avons pas le droit de nous contenter d'une ferveur cachée et comme honteuse. « Je rougirai devant mon Père de ceux qui auront rougi de moi, » a dit Jésus. Mais nous espérons bien qu'il ne se trouve personne parmi nous qui soit atteint de cette lèpre de lâcheté qu'on nomme le respect humain. Donc il est admis que tout le monde doit à Dieu, publiquement, des affirmations solennelles de sa foi.

Comment s'y prendre pour réaliser cette forme extérieure de la piété ? Là encore la bienveillance du Seigneur, jointe à celle de l'Eglise, offre un vaste champ à nos préférences. A part quelques obligations strictes, comme l'assistance régulière à la messe du dimanche et des grandes fêtes, on peut adopter les procédés pour lesquels on éprouve de l'attrait. L'un se fera inscrire à des Tiers Ordres ou à des confréries, un autre suivra assidument les processions ; un troisième aimera mieux se rendre aux vêpres, aux bénédictions du Saint-Sacrement qui auront lieu dans sa paroisse. Tout cela est excellent, et rien d'ailleurs n'empêche de cumuler le tout.

Une dernière question se pose : quand faut-il prier ? La réponse se trouve dans ce texte qui est dans toutes nos mémoires : « Il faut toujours prier, sans jamais se lasser. » Cela ne veut pas dire que tous les instants de notre existence doivent être employés à la prière formelle, car la vie en serait rendue impossible. Dieu n'aime pas les absurdités. Cela signifie donc, tout simplement, que l'une des meilleures manifestations de la piété consiste à faire tout ce que l'on fait, même les besognes les plus vulgaires, en offrant au bon Dieu son action présente et en l'accomplissant pour se conformer à sa volonté.

Il n'est vraiment pas possible d'être plus accommodant que cette législation. Ainsi, même quand un maçon remue des pierres, quand un comptable aligne des chiffres, il peut prier, pourvu qu'au début de son ouvrage il ait pensé : « Mon Dieu, je travaille dans le but d'exécuter ce que vous attendez de moi. » Vous le voyez donc, la piété n'a rien qui puisse nous effrayer et il ne tient qu'à nous de la développer dans nos âmes. Fasse le ciel que cette théorie si élémentaire et si douce pénètre jusqu'au fond de votre âme et que vous la pratiquiez à chacun des jours de votre vie.

LES FÊTES DE L'ÉGLISE

LXVII

L'OFFICE DE LA SAINTE TRINITÉ

« La foi catholique veut que nous vénérions un seul Dieu dans la Trinité et la Trinité dans l'Unité, sans confondre les personnes ni diviser la substance. Car autre est la personne du Père, autre celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit. Mais la divinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit est une, la gloire égale, la majesté coéternelle. »

Ainsi s'exprime le Symbole de S. Athanase, qui n'a pas été composé par ce grand docteur, mais qui résume sa doctrine et celle de l'Eglise.

I

L'Introït s'en inspire, ainsi que des paroles de l'ange Raphaël aux deux Tobie : « Bénie soit la Trinité sainte et l'Unité indivisible. Célébrons-la, car elle a agi avec nous dans sa miséricorde. » (Tob., XII, 6).

Puis ce cri d'admiration et d'amour : « Seigneur, notre Dieu, combien est admirable votre nom par toute la terre ! » (Ps. VIII, 1). Alors que devons-nous faire, sinon « confesser la vraie foi en reconnaissant la gloire de l'éternelle Trinité et d'adorer l'Unité dans la puissance de la Majesté divine » (Collecte) ?

Dans la mémoire du premier dimanche après la Pentecôte, l'Eglise à l'enseignement doctrinal ajoute la note pratique : « Seigneur, vous qui êtes la force de ceux qui espèrent, vous savez que sans vous notre faiblesse ne peut rien. Faites que par votre grâce nous puissions vous plaire et de volonté et d'action. »

L'Epître est tirée de l'Epître aux Romains. S. Paul vient d'annoncer que les Juifs incrédules se convertiront un jour, malgré tout, et il s'écrie dans sa reconnaissance : « O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses jugements sont insondables et ses voies incompréhensibles ! Car qui a connu la pensée du Seigneur ou qui a été son conseiller ? Ou qui lui a donné le premier pour recevoir de lui en retour ? Car toutes choses sont de lui, par lui et en lui. A lui la gloire dans tous les siècles ! » (Rom., XI, 33-36).

La conversion des Juifs sera une merveille, mais tout est merveille dans les décisions du Conseil de la Sainte Trinité relatives au salut de chacune de nos âmes : merveille de puissance produite par une merveille d'amour.

Ensuite on chante au Graduel : « Vous êtes

béni, Seigneur, dont l'œil sonde les abîmes, et qui êtes assis sur les Chérubins. » Abîmes de misère, où les âmes se relèvent et se purifient, car la grande pensée de Dieu, le but de la création et de l'Incarnation, c'est de les sauver; pour cela, il déploie toute sa puissance. C'est ce que nous apprend l'Evangile, qui nous transporte sur la montagne où Jésus a rassemblé ses disciples pour leur conférer leur mission. Ils sont là, ils l'adorent. mais quelques-uns hésitent encore à croire.

« Jésus leur dit : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations ; baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé. Et voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. » (Matth., xxviii, 17-20).

Ainsi il ne suffira plus à l'homme, pour être sauvé, de croire à l'unité de Dieu, il devra confesser le dogme de la Sainte Trinité, parce que toute la Sainte Trinité a coopéré à l'œuvre de la Rédemption. Quand Dieu a créé l'homme, la Sainte Trinité a dit son mot, esquissé son geste : « *Faciamus hominem.* » Mais elle s'est arrêtée là. Le Père avait engendré son Fils de toute éternité, mais, pour le produire au monde, il attendait que la plénitude des temps fût accomplie. Ce jour venu, il envoya le Verbe sur la terre, et le Verbe nous apprit à connaître le Père. C'est par Jésus-Christ que nous avons connu le mystère de la Sainte Trinité. Jésus meurt pour nous sur la croix, afin de nous sauver, puis il remonte à la droite de son Père. Mais pour parfaire son œuvre, il donne au Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils, la mission d'embraser d'amour les Apôtres, de gouverner l'Eglise et d'établir par la grâce sa demeure dans chacune des âmes de bonne volonté. Ainsi toute la Sainte Trinité a fait agir sa puissance pour que, malgré nos indignités, nous puissions être reçus au ciel. Nous avons été baptisés en son nom ; elle a ensuite continué son action sur nous, Jésus demeure avec nous, et il restera avec nous par son amour actif jusqu'à la fin des siècles; le Saint-Esprit éclaire et réchauffe les âmes, le Fils et le Saint-Esprit agissent ainsi suivant la volonté du Père ; nous devons tout à la Sainte Trinité ; à elle donc notre adoration, nos prières et nos hommages.

Ne négligeons pas l'Evangile du premier Dimanche, qui se récite à la fin de la messe : c'est la conclusion de tous ces mystères de miséricorde : « Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux. Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés. Ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés. Pardonnez, et l'on vous pardonnera. Donnez, et l'on vous donnera, et l'on versera dans votre sein une bonne mesure, pleine, pressée, débordante, car on se servira pour vous de la même mesure avec laquelle vous aurez mesuré les autres. »

Puis cet avertissement saisissant : « Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère, et ne vois-tu pas la poutre qui est dans ton œil ? Ou comment peux-tu dire à ton frère : Mon frère, laisse-moi ôter cette paille de ton œil ; toi qui ne vois pas la poutre qui est dans le tien ? Hypocrite, ôte d'abord la poutre de ton œil, et tu songeras ensuite à ôter la paille de l'œil de ton frère. » (Luc, vi, 37-43).

Comme le salut est facile, puisqu'il suffit de pardonner pour être pardonné ! Soyons bienveillants pour nos frères et Dieu sera bienveillant pour nous. Ne cédons pas à la tentation de blâmer les petits défauts des autres, alors que les nôtres sont énormes. Faisons tous les jours et sans cesse notre examen de conscience, et quand nous serons nous-mêmes irréprochables, nous aurons plus d'autorité pour corriger nos frères.

II

Les Vêpres sont une louange continuelle de la Sainte Trinité, louange répétée, éloquente et joyeuse.

Traduisons seulement les antiennes : « Gloire à vous, ô Trinité égale, divinité unique. Gloire à vous avant tous les siècles, et maintenant, et à jamais ! »

Les antiennes suivantes ne font que développer cette prière : « Louange et gloire éternelles dans les siècles des siècles, à Dieu le Père et au Fils et au Saint Paraclet. — Qu'elle soit dans la bouche de tous, la louange glorieuse du Père et du Fils qu'il engendre ; et qu'une louange semblable soit rendue éternellement à l'Esprit-Saint. — Louange à Dieu le Père, au Fils qui lui est égal et à vous, ô Esprit-Saint ! Que cette louange ardente retentisse dans notre bouche par un cantique sans fin, dans les siècles des siècles. »

Enfin cette conclusion, qui est la suite de l'Epître : « Tout est de Dieu, tout est par Dieu, tout est en Dieu. A lui gloire dans tous les siècles ! » (Rom., xi, 36).

Et le Capitule de redire : « O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu ! »

La journée a été tout entière consacrée à la gloire de la Sainte Trinité. L'Eglise chante maintenant l'hymne du soir où elle célèbre, comme le matin, la Trinité sainte et l'Unité indivisible. Cette hymne sobre est empreinte d'une certaine tristesse, qui vient de la fin du jour, ou plutôt de la nostalgie du ciel : « Déjà le soleil de feu s'éloigne. O vous, éternelle Unité et bienheureuse Trinité, répandez l'amour dans nos cœurs. Dès le matin nous chantions vos louanges ; le soir nous vous prions encore. Daignez nous admettre à vous prier et à vous louer parmi les habitants des cieux. Au Père, au Fils et à vous, Esprit-Saint, gloire à jamais, comme il fut toujours dans les siècles sans fin ! »

« Déjà ! » Les fêtes pascales sont finies. Elles ont été bien courtes. Elles se sont terminées par des hommages solennels à la Sainte Trinité. Et cette journée aussi est finie. « Déjà ! » Nous entrons dans ce long temps liturgique des dimanches après la Pentecôte, qui nous apparaît comme l'image de l'éternité. Ce temps aussi prendra fin

et nous dirons encore : « Déjà ! » Le soleil sera loin de la terre quand nous recommencerons l'Avent, mais nos cœurs resteront remplis d'amour, en attendant que s'ouvre pour nous la bienheureuse éternité.

L'antienne de *Magnificat* forme l'admirable complément de la fête. « O Père non engendré, ô Fils unique, ô Esprit-Saint consolateur, ô Trinité sainte et indivisible, nous vous confessons de tout notre cœur ! Notre bouche vous chante, nous vous louons et nous vous bénissons. A vous gloire dans tous les siècles ! »

Gloire à vous, ô Père ! Nous vous adorons et nous vous aimons, car nous sommes vos enfants et nous vous devons tout. Gloire à vous, ô Fils engendré par le Père, vous qui êtes son Verbe, sa Pensée. C'est par vous que nous avons connu le Père. Il vous a envoyé à nous pour nous apprendre combien il aime le monde, mais c'est vous qui avez été l'instrument douloureux de notre Rédemption. Gloire à vous, ô Esprit-Saint, qui procédez du Père et du Fils, qui êtes l'amour substantiel du Père et du Fils. C'est vous qui nous avez donné Jésus, par le consentement de la Vierge Marie ; c'est vous qui demeurez dans l'Eglise jusqu'à la fin des siècles pour la conduire et la consoler, vous qui établissez aussi votre demeure dans nos âmes et qui voulez en être l'hôte et l'habitant. Toutes ces merveilles nous confondent, et nous comprenons que nous devons toujours vous adorer, vous aimer et vous bénir. Faites que nous gardions en nous toujours plus belle et plus pure l'image de la Sainte Trinité.

Le temps pascal est clos. Nous n'entendrons plus le *Regina cœli,* par lequel nous exhortions la Sainte Vierge à se réjouir de la résurrection de son Fils ; mais nous ne lui faisons pas nos adieux. Nous la saluons comme la Reine des hommes et la Mère de miséricorde. Chaque soir nous l'implorerons, nous chanterons le chant de l'exilé : *exules filii Evæ,* afin qu'elle jette les yeux sur notre « vallée de larmes, » qu'elle nous conduise à la patrie et nous présente à son doux Fils : *Jesum benedictum ostende.*

AUX ENFANTS DE MARIE

CIII

LE REPOSOIR DE LA FÊTE-DIEU

Lorsque la Fête-Dieu approche, qui de vous ne voudrait pas donner une heure de son temps, quelques jours à l'avance, pour élever un reposoir ?

I

Dans la préparation d'un reposoir il y a d'abord un acte de foi. Si vous apportez tout votre zèle à préparer au Dieu de l'Eucharistie un beau trône de fleurs et de verdure, c'est que vous croyez fermement que l'Hostie sainte contient réellement le corps et le sang du Sauveur.

Autrefois, quand Jésus visitait la maison de Marthe et de Marie, ou celle de S. Pierre, on faisait, à n'en pas douter, pour bien le recevoir, tous les préparatifs possibles : la propreté, la décence, un peu de luxe devaient y paraître, et ils étaient le signe du respect que l'on témoignait à l'Hôte divin. Le jour d'une Fête-Dieu, la même foi doit nous animer. Lorsque nous disposons avec un art délicat ces gerbes de fleurs qui embaumeront le reposoir de l'Eucharistie, lorsque nous rivalisons de zèle et de bonne volonté pour lui faire çà et là, à travers les rues de la paroisse, des trônes qui soient dignes d'elle, la première ouvrière est notre foi. Elle sait découvrir sous les symboles de l'Hostie sainte le Dieu qui autrefois parcourait, en bénissant et en guérissant, les bourgades de la Judée. Dans notre travail, dans ce zèle que nous apportons à élever et à embellir un reposoir, il y a quelque chose de celui dont les saintes femmes étaient inspirées quand elles enveloppèrent de linges précieux le corps du Sauveur.

Travailler à un reposoir, c'est aussi une preuve de confiance. Si la confiance nous ramène souvent au pied des saints autels, assurés que nous sommes de trouver là toujours une bonté compatissante, un pouvoir secourable, combien plus ce sentiment doit grandir dans notre cœur au jour de la Fête-Dieu, près du reposoir que nos mains ont préparé ! Ici, dans cette fête, nous retrouvons l'image des plus belles scènes évangéliques.

Tandis que chaque jour, s'il nous plaît, nous pouvons visiter Notre-Seigneur dans le sacrement de son amour, en cette solennité c'est lui-même qui vient à nous : il passe devant chacune de nos demeures, sachant les noms des familles qui les habitent ; il laisse jaillir de son cœur tout un flot de grâces et pour ceux qui l'aiment et pour ceux qui l'oublient, pour ceux qui le louent et pour ceux qui le blasphèment, pour ceux qui prennent part à son cortège et pour ceux qui s'en éloignent. Pendant que devant lui les enfants portent leurs corbeilles fleuries et effeuillent des œillets, des lis et des roses sous ses pas, Jésus, en passant, laisse son regard et son cœur s'abaisser sur chacun de nos foyers. Comment, nous qui avons pris soin de lui élever un trône et de lui ménager, par là, sur le chemin, quelques instants de repos, comment n'aurions-nous pas la meilleure part de ses bontés !

II

Oui, à chacun de ces reposoirs que nos mains ont embellis, de son ostensoir d'or et au milieu des nuages de l'encens, Jésus nous bénit, cela n'est pas douteux. Du moins faut-il que les grâces qu'il laisse tomber ne soient pas inutiles ; il ne les sème sur son passage que pour en tirer de notre part des œuvres saintes, surnaturelles, méritoires. Nous avons pris part à son cortège : n'en restons pas là. Désormais nous aurons une prière plus fervente ou plus recueillie ; nous donnerons un effort de plus dans le sacrifice, le combat ; nous entretiendrons dans notre cœur un amour fervent pour ce même Dieu, notre empressement sera plus fidèle à venir l'adorer, à solliciter de sa part lumière et protection. Une génuflexion faite

avec une foi profonde et cette simplicité que ne gêne pas le respect humain, seront toujours l'expression de nos sentiments intérieurs.

De la sorte, la Fête-Dieu, avec ses fleurs, ses chants, ses reposoirs, aura pour nous un vrai sens. Nous confierons du moins à notre cœur quelques-unes des divines paroles que nous a laissées Notre-Seigneur et dont l'écho peut-être nous est revenu en l'accompagnant à travers nos rues :

« Si vous demeurez en moi, si ma doctrine demeure en vous, vous n'aurez qu'à demander et tout ce que vous désirez vous sera accordé. » (Jo., XIII, 31). — « Je suis le pain vivant descendu du ciel ; celui qui mangera de ce pain vivra éternellement ; et ce pain, c'est ma chair. » (Jo., VI, 41). — « Observez mes commandements et vous persévérerez dans mon amour. »

Et peut-être aussi avons-nous répondu : « O Sauveur, je ne vous dirai pas que je vous suivrai partout, je n'ose le promettre, car je sens ma faiblesse. J'en ai bien le désir, mais aidez-moi au milieu de tant de séductions et de défaillances, et inspirez-moi une volonté qui devienne chaque jour plus courageuse. »

* *

Demain encore, quand vous parcourrez le chemin que la procession a suivi, vous pourrez dire : « Dieu a passé par là ! » Rappelez alors à votre mémoire le discours de la Cène : « Avant le jour de la fête de Pâques, Jésus, sachant que son heure était venue d'aller de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. » Dans ces lignes adorables, « l'amour eucharistique ne paraît-il pas couler à pleins bords, et le Cœur même de Jésus ne ressemble-t-il pas à un calice ouvert qu'on incline de plus en plus jusqu'à ce qu'il ait versé la dernière goutte [1] ? » Recueillons-en tous les parfums, en reprenant demain les traces du divin Sauveur, pour y puiser une piété encore plus dévouée.

POUR UNE PRISE DE SOUTANE

LA GRANDEUR DE LA VOCATION SACERDOTALE

Videte vocationem vestram.
Considérez votre vocation.
(I Cor., I, 24).

A côté de la vocation à la foi chrétienne, qui s'adresse à tous les hommes encore que tous n'y répondent pas, et dont l'apôtre Paul invitait les Corinthiens à se souvenir, il en est une autre, réservée à un nombre relativement restreint : je veux parler de la vocation au sacerdoce. De celle-ci, vous avez cru, en vous aidant de la prière et de la réflexion, discerner en vous-mêmes les signes, et, sans attendre que l'Eglise vous admette officiellement par la tonsure au nombre de ses ministres, vous vous empressez de répondre généreusement à cet appel comme jadis le jeune Samuel, et d'élever dès aujourd'hui une barrière entre vous et le monde. En échangeant l'habit du siècle contre celui des clercs, vous protestez de votre mépris pour les riches vêtements et les parures mondaines : *Omnem ornatum sæculi contempsi propter amorem Domini mei Jesu Christi ;* en adoptant la couleur du deuil, vous rompez avec les joies profanes : *Qui gaudent, sint tamquam non gaudentes ;* en vous revêtant de noir, c'est-à-dire de ce qui est le moins visible aux yeux des hommes, vous voulez pour ainsi dire cesser d'attirer leurs regards, pour montrer combien vous faites peu de cas de leur estime, et passer autant qu'il est en vous pour morts au monde. C'est donc de renoncement surtout que parle la cérémonie d'aujourd'hui.

Mais cet aspect purement négatif n'épuise pas toute sa signification. Si l'on se sépare des créatures, ce n'est que pour mieux adhérer à Dieu, c'est pourquoi en faisant maintenant un pas hors du monde, en revanche vous en faites un vers le Maître du monde ; en entrant dans un état où votre être et votre activité cesseront de vous appartenir pour être consacrés spécialement à Dieu, vous entrez aussi dans un état où vous serez tout spécialement l'objet des faveurs divines. *Videte vocationem vestram :* de même que le voyageur, avant d'entreprendre une longue route, ranime son courage en considérant le but où il parviendra, de même il vous sera utile de contempler dès à présent les radieuses perspectives de l'avenir qui vous est réservé si vous êtes fidèles. Or ces perspectives se résument d'un mot : 1° votre vocation vous rapprochera de Dieu, source de tout bien, et par suite attirera sur vous des grâces plus abondantes ; — 2° d'autre part, vous rapprochant de Dieu, elle vous fera participer à son pouvoir souverain sur les hommes. C'est ce que je voudrais m'efforcer de vous expliquer.

I

Dans le dernier discours qu'il adressait à ses apôtres avant sa Passion, Notre-Seigneur, pour bien leur montrer la grandeur de leur mission, leur disait : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis. » Au jour de votre ordination sacerdotale, Mgr l'Evêque, représentant de Dieu auprès de vous, vous la redira, cette même parole. Méditez-la dès maintenant, car elle marquera exactement la nature des rapports nouveaux qui commenceront alors à vous unir à Dieu.

Qu'est-ce donc que l'amitié ? Par sa notion même, elle indique l'acte par lequel deux personnes s'aiment, c'est-à-dire se veulent du bien réciproquement ; mais ce qui la caractérise, c'est que cet amour se fonde sur une certaine égalité ou ressemblance : écho du sentiment naturel qui se trouve en chacun de nous et qui nous fait rechercher la conservation et la perfection de notre être propre, l'amitié nous porte vers un autre précisément parce que nous retrouvons en cet autre quelque chose de nous-mêmes ; de là les expressions touchantes par lesquelles les hommes se sont toujours plu à nommer leurs amis, de là également l'adage antique : *Amicitia pares aut invenit aut facit.*

[1] Mgr Gay, *Conférences aux Mères chrétiennes.*

Jadis les envoyés du roi Antiochus, voulant gagner à la cause du paganisme le fidèle Mathathias, lui disaient : « Tu es le premier, le plus considéré et le plus grand de cette ville, viens donc le premier et exécute l'ordre du roi, tu seras alors parmi ses amis. » Ce titre officiel, qui était réservé aux premiers officiers de la cour, semblait alors la marque d'honneur la plus capable de provoquer la convoitise, mais qu'est-il à côté de l'amitié avec Dieu, amitié qui fait que Dieu voit en nous d'autres « lui-même » ?

Une circonstance qui augmente le prix de cette prérogative, c'est sa gratuité. Si un souverain honore de son amitié quelque haut personnage de son royaume, il l'élève sans doute jusqu'à lui, mais les degrés qu'il lui fait ainsi franchir sont en petit nombre, et pour peu qu'aux avantages de la naissance s'ajoutent d'autres qualités, cette préférence ne semblera pas être autre chose qu'une dette payée au mérite. Il n'en sera plus de même si ce monarque fixe son choix jusque dans les derniers rangs du peuple : l'honneur sera d'autant plus grand que l'objet de la faveur royale aura été plus éloigné du trône par la bassesse de sa condition, et la reconnaissance devra en être d'autant plus vive. Mais il ne s'agit encore que d'une distance entre des hommes ; de plus, il y a toujours dans la personne ainsi élevée des qualités antérieures au choix et qui le justifient ; tandis qu'entre Dieu et nous, il y a l'infini, et d'autre part l'amitié dont Dieu nous honore ne se justifie par rien qui vienne de nous.

Au rebours de l'élection humaine, l'élection divine ne suppose pas : elle produit la perfection en celui sur qui elle se fixe ; de nous-mêmes nous n'avons rien : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.* De toute éternité Dieu vous a choisis pour être ses ministres, et dans ce but, il a disposé les événements et les choses ; calculez les faveurs de choix que vous avez déjà reçues : foi chrétienne, éducation dans une famille pieuse, séjour au séminaire, grâces de préservation ; calculez les faveurs que vous êtes appelés à recevoir à l'avenir : tout cela fait partie d'un plan providentiel que vous n'avez pas contribué à élaborer. Sans doute, vous y avez correspondu librement, et c'est là votre mérite, mais cette correspondance même est encore un don de Dieu. C'est donc à sa pure bonté que vous devez tout ce que vous êtes : considérez d'après cela quelle doit être votre reconnaissance.

Amis de Dieu, vous êtes destinés à le devenir. Mais il faut apporter ici une précision. Ce titre glorieux, on doit l'avouer, convient non seulement au prêtre, mais encore à toute âme en état de grâce, puisqu'elle possède par le fait même une participation ou similitude de la nature divine. La parole de Notre-Seigneur que je vous ai citée tout à l'heure s'opposerait-elle donc à cet enseignement de l'Eglise ? Il n'en est rien. Ce qu'elle tend seulement à établir, c'est que le prêtre est l'ami par excellence, l'ami intime, celui auquel les autres ne peuvent être comparés.

Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner la preuve qui accompagne cette assertion. « Je vous ai, dit le Sauveur, fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père. » La communication des secrets, n'est-ce pas une des marques les plus certaines de l'amitié ?

Or, de même que les Apôtres, vous aussi vous serez les dépositaires des secrets divins. A vous plus qu'à d'autres il sera donné de scruter les mystères de l'Infini, autant que c'est possible à l'intelligence humaine ici-bas, car non seulement les sciences profanes, non seulement les Livres saints, mais encore le fruit des méditations et des labeurs des Pères et des Docteurs de l'Eglise seront mis à votre disposition. Plus que d'autres, vous pourrez admirer la sagesse de Dieu et reconnaître l'action mystérieuse de la Providence dans le gouvernement du monde. Plus que d'autres enfin vous pourrez suivre le travail de la grâce dans les âmes, travail infiniment plus parfait que la création de l'univers et où se manifeste avec plus d'éclat la toute-puissance divine : vous le pourrez, car vous entrerez dans un domaine exclusivement réservé à Dieu, un domaine dans lequel aucune créature, fût-elle un ange, ne peut naturellement avoir accès, celui de la conscience. Lorsqu'un pécheur voudra obtenir son pardon, ou encore lorsqu'un chrétien fidèle voudra tendre efficacement vers la perfection, il ne pourra le faire sans vous dévoiler auparavant l'état de son âme, comme au représentant de Dieu auprès de lui, afin que vous portiez l'appréciation et le jugement que formulerait Dieu lui-même.

La communication des secrets, si elle est par elle-même une grande marque de confiance, n'est pourtant pas le seul effet de l'amitié. Celle-ci ne saurait être satisfaite que si elle aboutit à mettre pour ainsi dire en commun tous les biens, car c'est par là seulement qu'elle réalisera l'égalité et la similitude vers lesquelles elle tend. C'est pourquoi Dieu, après avoir fait de vous les confidents de ses pensées et de ses œuvres, ira plus loin encore : il vous instituera les dépositaires de ses trésors les plus précieux.

Ce qu'il placera d'abord sous votre sauvegarde, ce sera le corps sacré de son Fils. Dans le sacrifice de la messe, Jésus-Christ se soumettra à vous et vous rendra tous les jours sur nos autels la plus prompte et la plus exacte obéissance : quelques paroles sorties de votre bouche suffiront pour qu'aussitôt il accomplisse le plus étonnant des miracles et se remette tout entier entre vos mains. Et lorsqu'il sera ainsi présent dans la Sainte Eucharistie, il ne cessera pas pour autant d'être sous votre dépendance : renonçant en quelque sorte à son activité propre, c'est à vous qu'il laissera le soin d'agir à sa place ; en tous ceux à qui vous le donnerez, il entrera ; partout où vous le porterez, il ira ; partout où vous le déposerez, il restera ; et même si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous vouliez employer dans un but de profanation le pouvoir sacré qui vous a été conféré, pas plus que jadis entre les mains des bourreaux il ne se révolterait.

Mais il est encore un autre bien, bien auquel

Dieu semble tenir plus qu'à lui-même, puisqu'il n'a pas hésité à sacrifier son Fils unique pour le racheter : ce sont les âmes. Chaque âme est d'un prix infini, puisqu'elle a coûté le sang d'un Dieu : *tradidit semetipsum pro me.* Or ce bien aussi vous sera confié. Votre zèle le conservera, votre négligence le perdra. Vous aurez le pouvoir de coopérer, par votre ministère sacerdotal, à l'application des mérites de la Rédemption et de sauver aussi les âmes de la perdition. Mais malheur à vous si l'insouciance ou le scandale provoquait la perte de quelques-unes d'entre elles, car par votre faute le sacrifice de Jésus-Christ resterait vain, et son sang, répandu inutilement à cause de vous, crierait vengeance contre vous, plus fort que celui d'Abel contre Caïn.

Enfin c'est à vous qu'il appartiendra de procurer la gloire et le règne de Dieu en ce monde, car, témoins de Dieu, c'est sur votre témoignage et sur votre valeur personnelle qu'on jugera de la religion que vous prêcherez. Le bon prêtre provoque les retours et les conversions à Dieu, le mauvais cause le blasphème et l'impiété ; tandis que le premier le fait honorer, le second le déshonore publiquement, sans que pour cela l'ordre établi soit modifié, comme si le Très-Haut avait quitté le souci de sa propre gloire et s'en remettait totalement pour cela à ses ministres. Ainsi est-il vrai de dire de ceux-ci comme de S. Joseph : *Constituit eum dominum domus suæ et principem omnis possessionis suæ.* Mais combien, par suite, doivent-ils chercher à imiter les vertus et les mérites du saint Patriarche !

II

Cette intimité que vous aurez contractée avec Dieu, vous élèvera par le fait même au-dessus des autres hommes. Devenus médiateurs, vous aurez alors à vous acquitter envers ces derniers de fonctions pour lesquelles vous sera confiée une part de l'autorité divine. Premièrement vous devrez prêcher, ainsi que le faisait Notre-Seigneur, *tamquam potestatem habens.* Jadis le peuple d'Israël disait à Moïse : « Parle-nous, toi, et nous écouterons, mais que Dieu ne nous parle point, de peur que nous ne mourions. » Sans doute la loi de crainte, qui régnait alors, justifiait un langage qui ne serait plus convenable aujourd'hui, mais l'ordre établi par Dieu demeure. Pas plus qu'autrefois, il ne veut par lui-même enseigner ses dogmes et ses préceptes, mais il a institué dans ce but des intermédiaires chargés de tenir sa place. Or, ces messagers, savez-vous comment il les appelle ? Ecoutez plutôt le prophète Malachie : « Les lèvres du prêtre gardent la science et de sa bouche on demande l'enseignement, parce qu'il est *l'ange* du Seigneur des armées. »

Anges du Seigneur ! Si cette parole était vraie des prêtres de l'ancienne Alliance, combien l'est-elle davantage de ceux de la nouvelle, puisque le sacerdoce juif n'était que la figure du nôtre ! C'est pourquoi Notre-Seigneur a répété cette vérité avec plus de force encore : non seulement il commande à ses apôtres et en eux à leurs successeurs d'être ses ambassadeurs jusqu'aux extrémités de la terre, non seulement il promet de sanctionner par une sentence de condamnation la résistance à leurs paroles, mais encore il s'identifie pour ainsi dire avec eux : « Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise. » Aux riches comme aux pauvres, aux grands comme aux petits, le prêtre départit cet enseignement divin avec une égale autorité. Sans lui on peut bien exceller dans les sciences profanes, mais on ignorera toujours la science qui fait les saints, on sera privé de la seule science qui compte.

Outre sa fonction de prédicateur, le prêtre possède un pouvoir de juridiction. Ce ne fut point une parole sans effet que celle de Jésus-Christ à ses Apôtres lorsqu'il leur dit : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Par là le Fils de Dieu soumit aux prêtres, dans la personne des Apôtres, toute l'Eglise ; il les revêtit d'un pouvoir qui s'étend sur tous les membres de son corps mystique, et il n'y a dans le monde ni prince ni monarque qui ne relève de cette juridiction aussi souveraine qu'elle est universelle.

Imaginez donc un homme qui, d'une fortune médiocre et d'une condition obscure, se trouve tout à coup élevé au premier ministère d'un grand Etat, et cela par la pure libéralité du souverain. Le voilà l'arbitre de toutes choses et les plus importantes affaires ne se décident que par sa volonté ; c'est lui qui distribue les faveurs, lui qui assigne les récompenses, lui qui fait les heureux et les malheureux ; ses ordres sont reçus comme des ordres supérieurs, et tous les intérêts du prince lui sont confiés. Qu'un rebelle, qu'un criminel ait sa grâce à obtenir, c'est à lui qu'il s'adresse et par lui le plus coupable est en un instant rétabli dans ses droits et dans ses espérances. Jamais entendit-on parler d'un tel crédit ?

Et il n'y a pas de quoi s'en étonner : les princes de la terre n'ayant qu'un pouvoir borné, ils se gardent de le communiquer avec si peu de réserve. Mais il en est tout autrement à l'égard de Dieu : comme sa grandeur est infinie, il peut sans en rien perdre en faire part à qui il lui plaît, or il l'a pour ainsi dire déposée tout entière entre les mains de ses ministres. « Quelle merveille, s'écrie S. Jean Chrysostome, le serviteur est établi juge sur la terre et le Seigneur exécute ses sentences, le ciel reçoit de la terre la règle et la forme de justice qu'il doit suivre, » de sorte que, ajoute S. Cyprien, « le jugement des prêtres est le jugement anticipé du Christ. »

Cependant, hâtons-nous de le dire, cette autorité ne leur est pas donnée pour leur utilité ou pour qu'ils en tirent une vaine gloire : comme toute autorité, elle est pour le bien commun, pour l'avantage des fidèles à l'égard desquels ils exercent leur saint ministère. Les Chinois ont, à ce qu'on rapporte, une expression originale, mais aussi très caractéristique pour désigner leurs

magistrats : ils les appellent « mandarin père et mère. » Difficilement on pourrait trouver une meilleure formule pour indiquer la nature de l'autorité qui sera la vôtre. Magistrats, supérieurs, vous le serez, assurément, mais avant tout pour être les bienfaiteurs des autres. De même que le père et la mère de famille n'ont reçu de pouvoir sur leurs enfants que pour mieux assurer leur éducation, de même vous devrez chercher uniquement le profit spirituel des âmes dont vous aurez la garde.

A la fois pères et mères de ces âmes dans l'ordre de la grâce, c'est à vous qu'il appartiendra de les régénérer par les eaux du baptême ou même de leur rendre la vie par le sacrement de Pénitence s'ils l'ont perdue par le péché. A vous il appartiendra de les armer pour la lutte, en leur donnant une solide instruction chrétienne, capable de résister aux attaques de l'impiété et de l'erreur. A vous il appartiendra de les nourrir du pain de l'Eucharistie, de les consoler dans leurs peines et de les assister de vos encouragements et de vos conseils. — Quand, à l'heure de la mort, elles seront sur le point de paraître devant Dieu, ce sera votre rôle de les aider et de les préparer à ce passage suprême. Enfin c'est à vous que reviendra le soin d'ensevelir et de confier à la terre les corps qu'ils auront habités, afin d'accomplir en cela le devoir qui incombe à l'Eglise comme à la mère commune de tous les chrétiens, et, plus heureux en cela que les parents selon la nature, votre puissance atteindra même par delà le tombeau les pauvres âmes détenues dans le Purgatoire, pour adoucir leurs peines par vos prières et vos sacrifices. Ainsi comme il en advint autrefois au patriarche Joseph, vous serez les bienfaiteurs de l'humanité, de partout des mains suppliantes se tendront vers vous et l'on vous dira : « Notre salut est entre vos mains. Que nous trouvions seulement grâce devant vous, et nous servirons volontiers le roi. »

* *

Tels sont, mes chers amis, les biens qui vous sont réservés. A vrai dire, ils sont tout spirituels, et le monde qui ne perçoit pas les choses de Dieu, mais qui juge avec sa sagesse à courte vue, ne les apprécie pas. Peut-être lui avez-vous déjà entendu formuler l'opinion qu'il a conçue au sujet de l'état de vie que vous allez embrasser. Est-il raisonnable, se demande-t-il avec mépris, de renoncer ainsi aux situations lucratives que le talent permettrait d'espérer, aux perspectives des joies même légitimes de la famille, aux honneurs qu'on serait en droit de briguer, pour s'astreindre pendant de longues années encore à de pénibles études, mener une vie solitaire et exercer une profession obscure où l'on est en butte à toutes sortes de difficultés et même d'oppositions ?

Pour vous, chers amis, la grâce divine vous a donné de comprendre l'inanité d'un pareil langage : sur l'invitation du Sauveur, généreusement vous renoncez aux biens terrestres, sachant bien que ses richesses sont assez grandes pour que vous y trouviez une large compensation. Cette compensation, d'ailleurs, vous est assurée. « Vous recevrez, est-il dit dans l'Evangile, le centuple en ce monde et la vie éternelle dans l'autre. » Le centuple, dit S. Jérôme, signifie que les biens spirituels reçus en échange des biens corporels seront, comparés à ceux-ci, dans la proportion de cent pour un ; et en effet ceux que j'ai essayé de vous montrer et plus encore votre foi ont pu vous en donner quelque idée. Quant à la vie éternelle, point de doute que vous ne l'obteniez à un degré éminent. Vous recevez donc bien plus que vous ne quittez ; c'est pourquoi votre sort est digne d'envie. Puissiez-vous donc trouver beaucoup d'imitateurs qui vous disent, comme autrefois le jeune Nivard à ses frères partant pour Cîteaux : « Vous prenez le ciel et me laissez la terre, je n'accepte pas ce partage. »

N'allez pas cependant oublier que vous marchez à la suite de Jésus-Christ, c'est-à-dire sur un chemin non pas couvert de roses, mais pénible et rocailleux, où, comme lui, vous devrez porter votre croix. Les épreuves ne vous manqueront pas dans le carrière où vous vous engagez aujourd'hui : épreuves provenant du règlement auquel vous serez soumis pendant votre séjour au Grand Séminaire, épreuves provenant de la difficulté des études qui s'y accomplissent, épreuves provenant de vous-mêmes, de l'ennui ou du découragement que vous pourrez ressentir, épreuves provenant du dehors, des séductions ou des obstacles que vous rencontrerez. Mais tout cela c'est le partage des serviteurs de Dieu. Armez-vous donc de courage et de confiance en la grâce divine qui ne vous fera pas défaut. Que cet habit nouveau que vous revêtez soit le signe d'un véritable renouvellement intérieur : *Induite novum hominem, renovamini spiritu mentis vestræ*, et ainsi, ayant en votre âme l'image de Jésus-Christ, remplis de sa force et portant extérieurement ses livrées, vous contribuerez efficacement à compléter son œuvre rédemptrice sur la terre. Ainsi soit-il.

POUR UNE FÊTE AGRICOLE

CE QUE L'ÉGLISE A FAIT POUR L'AGRICULTURE

Messieurs,

Vous avez voulu donner une part à la religion dans cette fête agricole qui vous réunit. C'est un acte de foi qui ne peut qu'attirer les bénédictions de Dieu sur vos travaux ; c'est aussi un acte de reconnaissance envers l'Eglise pour tout ce qu'elle a fait en faveur de votre profession.

I

En naissant, vous avez trouvé, vous et vos ancêtres, de beaux champs cultivés, des sillons bien tracés, des prairies bien entretenues et en pleine production. Mais vous êtes-vous jamais demandé

quels sont ceux qui, les premiers, ont labouré ces sillons et semé ces prairies ? Vous avez étudié votre histoire de France et vous y avez appris que notre vieille Gaule était couverte de forêts. Des chênes séculaires abritaient sous leur ramure les huttes de nos ancêtres. A part quelques sentiers mettant ces huttes en communication entre elles, le reste du sol était couvert de broussailles, de ronces et d'épines. Malheur à qui s'égarait dans ces fourrés impénétrables ! Çà et là coulaient des cours d'eau aux rives marécageuses, où s'enlisaient les animaux et les hommes assez malavisés pour s'y aventurer. Je ne parle pas des fauves qui peuplaient ces vastes forêts et en menaçaient la sécurité. Qui donc a abattu ces forêts et les a remplacées par ces plaines fertiles, ces belles vallées, ces riants coteaux que vous cultivez aujourd'hui ? Ce ne sont pas les habitants de cette époque. Leur temps se partageait entre la chasse et la guerre. Le carquois sur l'épaule, ils s'en allaient à l'affût d'une proie ou d'un butin, et ils auraient cru se déshonorer en cultivant le sol et en labourant la terre.

Ceux qui ont défriché non seulement le sol de France, mais encore celui de l'Europe, c'est l'Eglise, ce sont les moines sous la direction des évêques.

Les moines étaient des hommes qui renonçaient au monde et s'enfonçaient dans la solitude pour mieux vaquer aux choses du ciel. Souvent c'étaient des âmes pures, ignorantes du vice et de la corruption. Quelquefois aussi c'étaient de grands pécheurs convertis, voire même des voleurs et des brigands adoucis et repentants, désireux de consacrer le reste de leur vie à pleurer leurs péchés. A cet effet, ils se retiraient dans la forêt, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en un lieu bien solitaire. Là ils se construisaient une cabane avec des branchages, à moins qu'une caverne ne leur fournît un abri tout préparé. Des herbes, des racines et des fruits sauvages formaient leur nourriture ; l'eau d'une source leur servait de breuvage. Pendant quelque temps, ils réussissaient bien à vivre oubliés du monde, mais venait un moment où le secret de leur retraite finissait par être connu. Tantôt c'était un noble seigneur qui, en poursuivant la biche ou le sanglier, rencontrait leur cabane, y recevait l'hospitalité et en reconnaissance leur cédait les terrains avoisinants. D'autres fois, c'étaient de pieux chrétiens qui venaient se joindre à eux, afin de partager leur vie sainte et mortifiée.

Dès lors, l'humble cabane ou la caverne étroite ne suffisait plus, des bâtiments plus considérables s'imposaient. La hache à la main, ces bons solitaires attaquaient alors les chênes séculaires qui les entouraient et avec les matériaux qu'ils en tiraient, construisaient des abris plus vastes que de leur nom on appela monastères. Il ne suffisait pas d'être logés, il fallait vivre, or les racines et les herbes sauvages ne suffisaient pas, elles non plus, pour tant de monde. Les moines se mirent alors à défricher les clairières ouvertes par les chênes qu'ils avaient abattus, ils les débarrassèrent de leurs ronces et de leurs épines et y semèrent du blé.

Ce n'étaient pas un petit ouvrage. Les pauvres moines n'avaient que leurs bras pour ce travail. Les instruments aratoires manquaient ; le fer pour en fabriquer, voire même les graines pour ensemencer faisaient souvent défaut. Le plus souvent, ils étaient dépourvus du secours des bêtes de somme, car la domestication des animaux avait presque complètement disparu. Mais l'énergie du travail suppléait à tout. Les manches retroussées, leur robe de bure relevée, les moines laboureurs retournaient le sol avec des bêches de bois, ils apprivoisaient les bêtes de la forêt et chaque année la lisière du bois reculait devant leur cognée, chaque année les sillons cultivés s'allongeaient un peu plus et de riches moissons doraient la plaine là où naguère ne croissaient que des ronces et des épines.

II

Du reste, Dieu venait au secours de ses serviteurs et par des miracles signalés montrait que leur travail lui était agréable. Ainsi, l'Abbé Léonor, qui vivait avec soixante religieux à l'embouchure de la Rance, s'attristait de ne pas avoir de blé à semer. Pendant qu'il priait, un petit oiseau blanc vint se poser à ses pieds, portant un épis mûr. Rempli de joie, l'Abbé suit l'oiseau et aboutit à une clairière où s'étaient conservés, en se ressemant eux-mêmes, quelques pieds de froment. Remerciant Dieu, l'Abbé et ses moines se mettent à abattre les arbres. Mais ce n'était pas tout : il fallait labourer, ou plutôt, faute de bœufs, il fallait bêcher la terre et défoncer ce sol vierge. Les moines découragés parlaient de partir, quand un matin douze cerfs vinrent se présenter devant les charrues. Ils travaillèrent toute la journée comme l'auraient fait des couples de bœufs. Le soir venu, ils regagnèrent la forêt pour revenir le lendemain matin. Le prodige dura cinq semaines et trois jours, jusqu'à ce que le labourage fût terminé.

Quand les moissons avaient mûri, il fallait les récolter. La pluie ou la grêle contrariait-elle la récolte, une prière ardente obtenait de Dieu un temps plus convenable. C'est ce qui arriva au monastère de Fontaine, au temps de S. Colomban. Par suite de pluies continuelles, le blé pourrissait sur pied. Le saint ordonna alors aux moines de prendre la faucille et d'aller quand même moissonner sous l'averse. Ils obéirent, mais à peine étaient-ils installés que la pluie cessa, le soleil se leva radieux et la moisson put s'achever sans encombre.

Innombrables sont les récits du même genre. Sans doute, la légende s'y est bien un peu mêlée à l'histoire, mais ces récits nous montrent quelles difficultés ces moines défricheurs rencontrèrent et de quel esprit de foi, de quelle confiance en Dieu ils eurent besoin pour les surmonter et les vaincre.

Du reste, ce que ces moines faisaient pour les plaines, ils le firent pour les vallées. A force de travaux, ils finirent par assainir les marais et les